TROISIEME PARTIE

OBJET DE PASSAGE

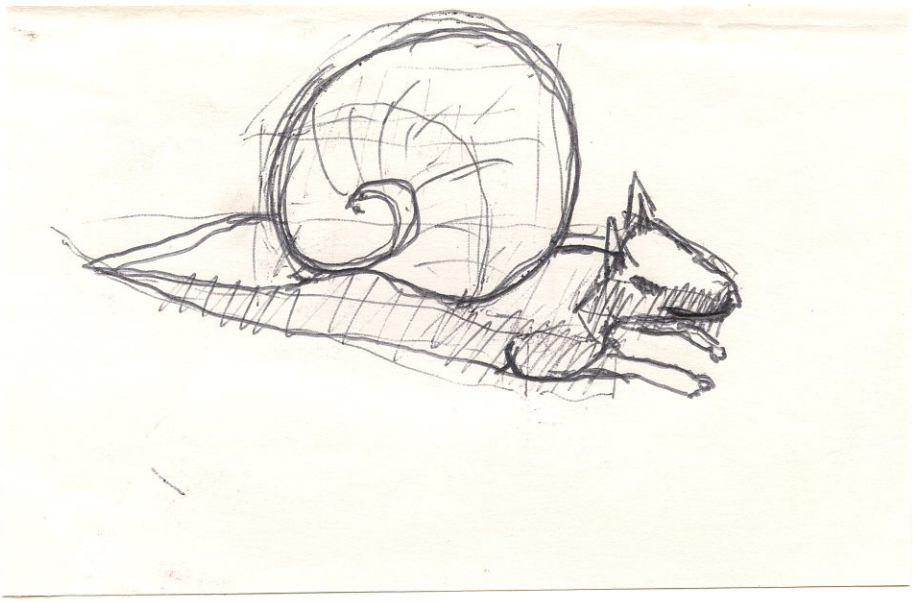
AVERTISSEMENT

Les "œuvres d'art" qui constituent l'ossature de cette dernière partie ne se vendent ni ne s'achètent. Elles sont fabriquées à l'aide des déchets de nos activités, des ordures que je ramasse sans préméditation, au hasard de mes va-et-vient.
C'est ce caractère hors la relation de propriété qui m'a fait les nommer "petits dieux", ce caractère qui leur est propre, comme il devrait aussi exister dans la relation à toute œuvre d'art en général, dans les relations avec le travail d'autrui, les éléments du corps humain et celui aux animaux et à l'amour.
En effet, comment un artiste, qui est un être vivant pour qui créer est, en fait, comme procréer, pourrait procréer des objets appropriables ? Ce qu'il vient lui-même de créer ne lui appartient déjà plus. Tout acte artistique est un acte d'amour, une rencontre amoureuse entre le monde et l'individu "artiste". Mais, au-delà, chacun n'est-il pas un artiste ?
Comment imaginer acheter ou vendre une création ? Achète-t-on des enfants ? Achète-t-on l'amour ? Achète-t-on l'air que l'on respire, la place où l'on se repose, l'endroit où l'on peut vivre ?

INFORMATION

Cette troisième partie pourrait être aussi dénommée "Livre des objets de passage et de la métamorphose". A la différence des sujets traités dans la deuxième partie, ici, il sera question non de rapports collectifs, mais de rapports entre individus.
La forme adoptée pour ce dernier travail sera celle d'une succession de visites, faisant suite aux trois visites précédentes. Donc, la première visite de cette deuxième partie figurera sous le numéro quatre.

Petit dieu du rêve du "chien-escargot"
(petit dieu ayant présidé à la réalisation de ce mémoire)



Petit dieu des rencontres et du hasard.

Silex parisien, morceau de sapin et élément de transistor.

Petit dieu de l'infini, du mensonge et du pas de côté

(Faire un pas de côté suffit à changer de monde, car, alors, on regarde dès lors d'un autre point de vue celui qu'on vient de quitter.)

Silex et boîte de conserve rouillée et écrasée par des pneus d'automobile, morceau de poutre trouvée dans une benne de chantier, tiges de feuilles de marronnier fixées à l'aide de clous de 11 mm.

VISITE QUATRIEME : DIALOGUE ET LANGUE DE BOIS

Dialogue entre le petit dieu des cochons d'Inde et le petit dieu de Freud.

Peut-on dire que, au-delà de la barrière, le monde n'apparaît à l'homme, à l'être, que sous la forme de représentation ? Que de cette représentation il peut faire son objet, car une représentation est objet et, par-là même, que l'extérieur de l'être, au-delà de la barrière de son enveloppe, de sa limite, peut se considérer comme une chose appropriable ? Qu'entre le monde et l'être, la relation est celle qui existe entre un objet et son propriétaire, qui peut le posséder et en jouir, s'en nourrir. Que le monde est ce qui inclut les choses animées et inanimées que nous appelons simplement des choses. Que tout l'effort de la conscience est de se libérer de la représentation, de franchir la barrière, d'accéder au monde réel vivant et, ainsi, de devenir soi-même vivant, c'est-à-dire sensible, autre qu'objet. Ce qui, autrement dit, dans ma langue de bois, est la métamorphose.

Nous nous nommons les "petits dieux" et nous sommes objets de passage. Nous sommes non pas Dieu, mais de petits dieux. Nous ne sommes pas de simples objets inertes, mais des objets de passage. Ce qui nous écarte de Dieu est notre relative impuissance sur ce qui nous environne et sur nous-mêmes. Nous sommes des morceaux de bois de rebut, assemblés avec des silex trouvés sur le sol et posés sur ce champ d'herbe en Bretagne. On nous déplace et on nous photographie. Toutefois, nous sommes assez actifs pour que, de notre existence, le regard qui se pose sur nous fasse apparaître, dans l'esprit de l'observateur, certaines lumières.

Ainsi, nous ne sommes pas Dieu, qui, Lui, est la "Chose", l'objet, pure force et pure inertie. Nous sommes faibles ; Il est tout-puissant. Et cette toute-puissance fait que le monde ne peut être que son objet, qui, dès la manifestation de Sa présence (et Il est omniprésent par définition), se réduit en objet passif qu'Il peut dominer, donc qu'Il peut posséder. Incapable de côtoyer le vivant qui Le fuit à chacun de ses mouvements, Il est insensible au monde et, donc, inconscient du monde, et, par-là, totale inconscience. Il est le symbole de la force pure, brute, du pouvoir et de l'être même devenu "objet". Ainsi en est-il de tout être qui possède un pouvoir sur autrui. Et plus le pouvoir est étendu, plus la maîtrise sur le monde et les autres est grande, plus celui qui jouit de ce pouvoir est proche de la chose inerte, plus proche il est de la divinité. Ainsi, au terme de sa vie, l'homme de pouvoir accède à sa réalité. Il se pétrifie, devient statue, bloc de pierre froid, parfaitement froid, inerte, dominant la place où se croise le monde vulgaire indifférent, bruyant et chaud. Ainsi en est-il de toutes les religions qui ont pour ultime et secret désir la transformation des êtres en choses soumises et fidèles, agenouillées devant le vide où officient les prêtres.

A l'inverse, il est possible et difficile à l'être-objet de devenir être, c'est-à-dire de se métamorphoser. C'est l'histoire de la longue lutte, dont les manifestations sont toujours contradictoires et ambiguës. Cela apparaît au travers de quelques faits équivoques. En voici trois: "Les droits de l'homme", "L'inconscient" et "Œdipe".

Quel étrange fait que ces "droits de l'homme", édictés par l'homme pour se protéger de lui-même et non d'une espèce autre le menaçant et contre laquelle il devrait imposer son existence! C'est la revendication de l'homme face à lui-même de son droit d'exister. Droit dont il est si peu conscient, droit qui lui semble si peu évident, qu'il doit l'inscrire et le nommer dans la table de ses lois fondamentales pour le garder à sa conscience, tant il lui est aisé de se considérer comme une chose, "Ein Stück", une pièce, comme disaient les nazis des prisonniers des camps.

Le deuxième terme étrange de notre langage est l'inconscient et le fait de la césure imaginée entre conscient et inconscient. Les hommes qui ont "découvert" ce que nous nommons "inconscient" en nous étaient eux-mêmes des êtres de pouvoir. Leurs statures étaient celles de chefs reconnus comme tels, et, à ce titre, l'extérieur était, pour eux, "objet" dominé, c'est-à-dire que l'autre, l'homme, puisque c'était leur matière, était "objet" (et, en tout premier lieu, objet d'étude). A ce titre aussi, ils n'étaient pas êtres complets, mais "êtres-objets", en partie inconscients de leur être, de leur existence propre. C'est cette tentative, cette lutte pour recouvrer leur intégrité qui les mena au moins à la conscience d'être en partie inconscients, c'est-à-dire à une conscience élargie, au sein de laquelle apparaît une zone obscure, aveugle et qui n'est que le fait de l'aveuglement dû à l'insensibilité provoquée par le pouvoir.

Le dernier terme étrange est celui qu'on a choisi pour qualifier la relation originelle de pouvoir entre les êtres, la première à laquelle nous sommes confrontés dans notre existence, celle qui existe entre l'enfant et ses parents. Le terme choisi est celui de complexe d'Œdipe.
Dans ce contexte, il existe une bizarre inversion, et il convient de prendre connaissance de l'intégralité de la légende grecque qui relate l'acte pervers d'un père envers son fils. Mais on peut se contenter de ce qui est énoncé par le dogme actuel sans chercher au-delà et retrouver la vérité que renfermait cette légende.C'est ce que l'on en a retenu qui est important. C'est-à-dire le fait d'un fils qui tue son père et épouse sa mère, puis s'exile, aveugle, sur les routes tant la honte de son acte pèse sur lui. Cette relation est présentée comme l'exemple même de la relation de base qui structure le rapport parents-enfants. Hors, celui que la vision de ces choses n'effraye pas constate que l'inverse du contenu événementiel de ce mythe constitue en général le fondement des rapports parents-enfants. Il est plus souvent question de pères qui abusent de leurs filles (plus rarement de leurs fils, mais cela existe), de mères qui abusent de leurs fils (mais, dans ce cas, on reste le plus souvent dans le symbolique, qui est tout aussi prégnant, et aussi, plus rarement, de mères qui abusent de leurs filles, mais, encore une fois, cela arrive), d'enfants des deux sexes maltraités et assassinés par les parents que l'inverse.

— Comment une telle dénomination si outrageusement contraire à la réalité a-t-elle pu être adoptée et perdurer ?

— Il n'y a là aucun sujet réel d'étonnement. La toute-puissance du parent sur l'enfant, le pouvoir total que le parent possède le place à ce niveau au même échelon que Dieu par rapport aux simples mortels. L'inconscience qui résulte de tout pouvoir absolu est là aussi présente. L'inconscience et l'incapacité à considérer, à percevoir l'être infiniment plus faible que soi, incapable de s'opposer à soi comme autre chose que son objet. C'est cette opposition absente qui autorise l'appropriation de l'autre, de l'enfant jusque comme coupable des actes qu'il subit. C'est cette totale dépendance de l'enfant par rapport au pouvoir du parent qui autorise la transformation de la victime en coupable, ce qui constitue le pas dernier dans l'utilisation de l'autre et qui la justifie. Mais on peut aussi regarder ce problème autrement et considérer que, dans tous les cas, une faute doit toujours être prise en charge par l'un des protagonistes et que l'acte "faute" ne peut l'être que par un être responsable. Dans le rapport parents-enfants, il est difficile de qualifier de responsables des individus investis d'un pouvoir immense sur un autre, si immense que la chose chétive qui s'agite devant eux apparaît aisément comme objet passif. La faute ne peut être supportée que par un être libre, capable et responsable de ses décisions, de ses actes. C'est en quelque sorte un hommage à l'enfant, symbole d'espoir, porteur de devenir, de révolte, de liberté future de lui faire porter le poids de cette fatalité.

Petit dieu de Freud et des portes
(silex de trottoir parisien et bois de charpente trouvé dans une benne de décharge,
fixation par mastic silicone d'étanchéité pour salle de bains)

Ci-dessous : petit dieu des cochons d'Inde
(silex de trottoir parisien et bois de charpente au rebut)

VISITE NUMERO 5 OU MONOLOGUE D'UN PEDONCULE

Ci-dessous: petit dieu qui habite l'autre et petit dieu que l'autre habite (esquille de bois et silex; le tout trouvé à Pierrefitte, banlieue nord de Paris)

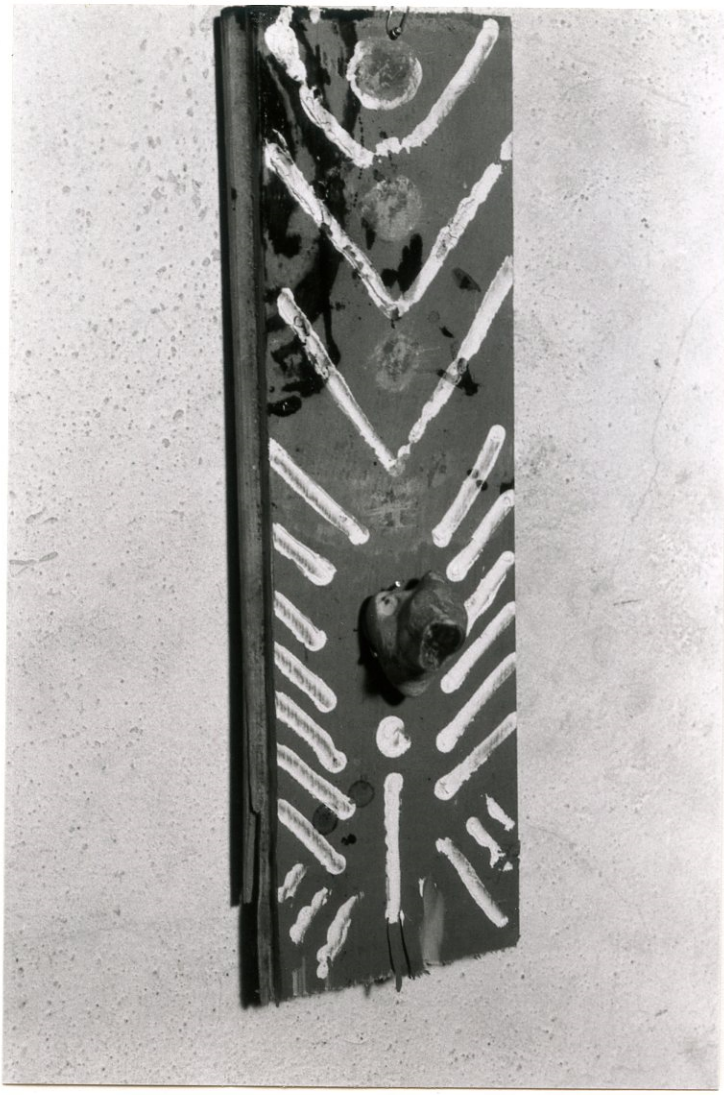
(Lequel de deux parle, on ne sait plus)

Celui qui habite l'autre, l'occupe à l'issue d'un rapport de forces et par le pouvoir qu'il exerce, impose ses pensées, parle par les lèvres de l'être qu'il a subjugué et oppose une irrésistible contrainte envers toute volonté d'autonomie. L'autre, l'occupé, doit alors mener une lutte de libération intérieure pour recouvrer son intégrité. Cette occupation d'un être par un autre est courante chez les êtres qu'unit un lien de parenté, et particulièrement entre parents et enfants. Lorsque l'occupation est importante, on peut parler de maladie ou, comme au Moyen Age, de possession qu'on imputait à des entités extérieures au cercle familial et servant de boucs émissaires, les diables. Lorsque l'occupation produit un individu adapté socialement, qui trouve sa place, on retrouve l'individu occupé dans des rôles de maîtrise portant sur d'autres individus. Il porte ou non un uniforme, manifestation visible ou non de la perte de son autonomie, de son incapacité à vivre toute situation en dehors d'une sujétion et trouve naturellement sa place dans une structure hiérarchisée. Cette structure est même indispensable à son équilibre; elle constitue son épine dorsale.
Le porteur d'uniforme est un cas caricatural, mais démonstratif. Il ne fait que mettre en évidence ce que chacun subit avec plus ou moins de prégnance. En ce sens, le porteur d'uniforme (militaire, policier, prêtre, médecin en blouse, professionnel de l'alimentaire, etc.) rend un service inestimable aux membres du corps social qui est de rendre visible la charpente discrète qui nous structure.

L'occupation est d'autant plus parfaite qu'elle se manifeste par la disparition de la conscience d'être occupé. Un être parfaitement occupé par un autre est parfaitement inconscient d'être aliéné et parfaitement adapté à un rôle dans une hiérarchie. En ce sens, l'être humain à maintes fois atteint la perfection.

Le réveil ou mise en évidence dans la conscience de l'occupation est pénible et provoque immédiatement des réactions d'opposition.

Il faut noter que c'est l'occupation originelle, celle qui existe aux premiers âges de la vie de la part des géniteurs, qui offre à l'individu la configuration définitive qui le rend apte ultérieurement à tenir un rôle d'occupant-occupé dans la société. La famille est le terrain fertile dans lequel se nourrissent et se perpétuent l'idée du pouvoir, la notion d'objet et la notion de propriété. Cette dernière est importante en architecture, et il faut bien noter aussi qu'on n'en parle pas. C'est en quelque sorte un point aveugle qui exerce une fascination telle sur l'esprit qu'il en devient imperceptible.



VISITE SIXIEME, AU PETIT DIEU DU VOYAGE

(Planche de récupération, gouache et silex, fixation mastic-colle pour l'étanchéité des salles d'eau)

Voici le voyage. C'est un voyage dans le monde et un passage par de multiples reflets, qui n'apparaissent et n'existent qu'à l'instant de la confrontation devant l'objet de réflexion. Moi, le petit dieu du voyage, je donne le goût du voyage, du voyage dont on ne revient pas et où, à chaque avancée, une partie de l'être part à la dérive.

Partie deuxième de la sixième visite: voyage à l'intérieur du petit dieu des voyages

Rencontres de petits dieux : deux dieux en un, petit dieu au regard de pierre, petit dieu du regard introspectif et petits dieux des flottilles et des rencontres.

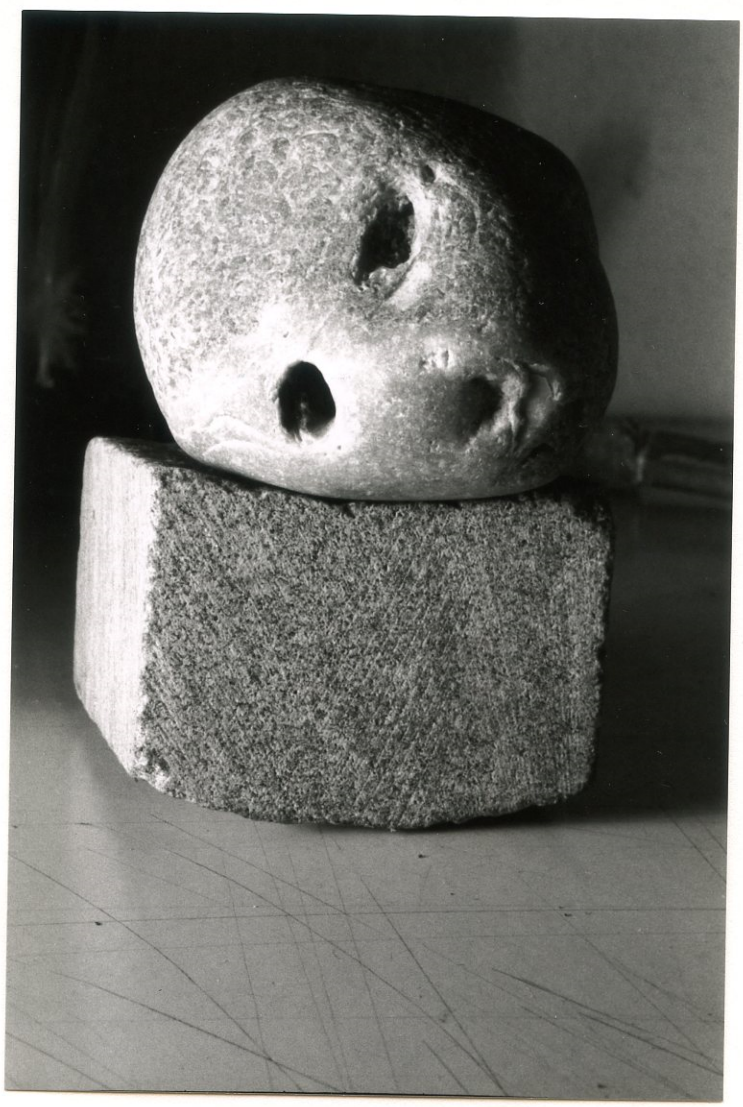
Première rencontre; deux dieux en un.

(Silex de rivière, capsule métallique de boisson gazeuse, tronçons de poutre de rebut , encre de Chine et gouache)

Nous sommes les deux dieux en un, car nous sommes à la fois la forme derrière le voile et le regard qui voit la forme. Cette forme qui est l'inverse, le moule en creux, l'ombre qui s'agite sous le soleil sans le corps qui capture la lumière. Nous sommes une ombre détachée, seule et pourtant qui existe. Notre être même est double bien qu'il présente un seul élément. Nous sommes une ombre, mais aussi le corps qui fait ombre.

Deuxième rencontre: petit dieu au regard de pierre.

(Galet de la région de Varengeville, en Normandie, et pavé du Pré-Saint-Gervais, banlieue nord de Paris, simplement posés l'un sur l'autre)



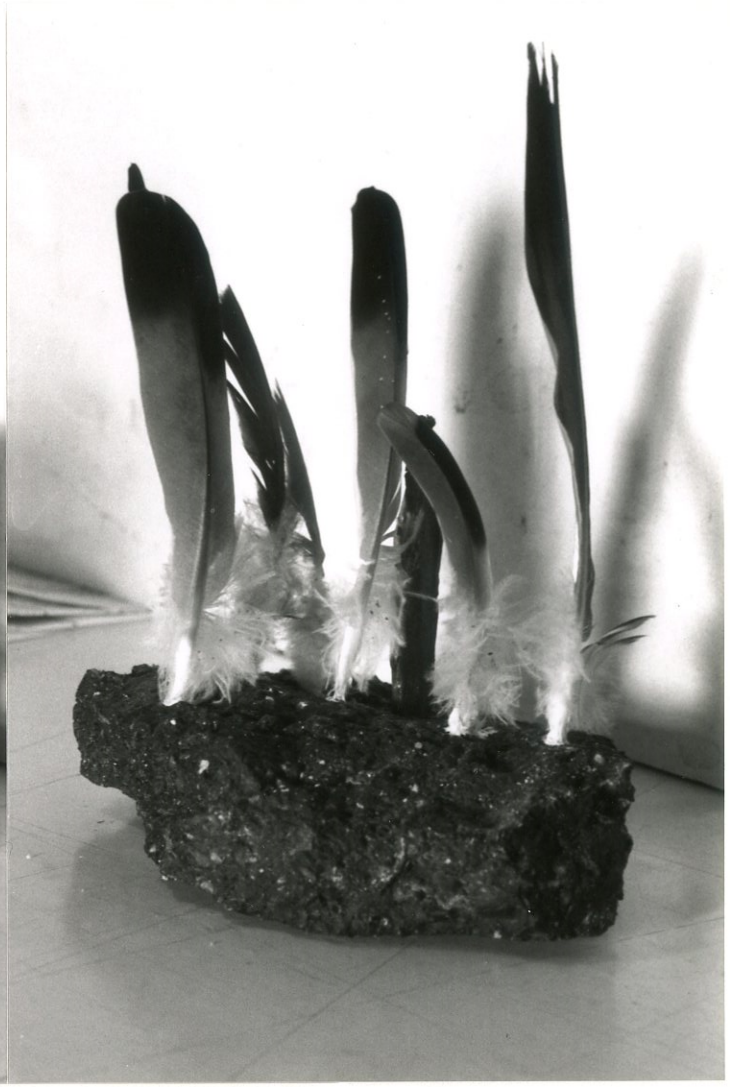
Je suis le petit dieu au regard de pierre et la dureté de ma matière renferme la tendresse, la chaleur et la douceur d'un regard amoureux qui pénètre la chair jusqu'aux entrailles et qui se love palpitant et ne quitte jamais celui que j'ai choisi.

Troisième visite à l'intérieur du petit dieu du voyage.

Petit dieu du regard introspectif.

(Plumes de jeunes pigeons, morceau de goudron parisien et silex)

Je suis le petit dieu du regard introspectif qui vole porté par de petites plumes et fait jaillir les mots que personne n'attend. Ces mots, qui sont les mots d'un autre et qui vous apprivoisent, comme la bouche qui les prononce apprivoise celui qui les reçoit.et celui qui les prononce.



Quatrième visite à l'intérieur du petit dieu du voyage: petits dieux des flottilles et des rencontres aventureuses, nous vous emmenons nulle part, et chaque pas que nous vous faisons faire est un pas que vous avez déjà fait. Chaque découverte n'est que le reflet de votre présence dans le miroir de l'eau. Le moindre souffle déforme et pousse plus loin la barque, vers des rives où personne d'autre ne vous attend que vous-même.

(Plumes de pigeons adultes et parisiens, morceaux de goudron de trottoir et morceau d'acier)